

Agent de contact, ça ne s'improvise pas. On sélectionne les meilleurs. Les *vraiment* meilleurs, m'étais-je dit en arrivant à Cachan, dans la banlieue sud, vu le nombre de clampins qui convergeaient vers le centre des examens. Nous devions être dans les un million, un million cinq, et le concours ne promettait qu'une trentaine de postes. La ville de Cachan était littéralement envahie, elle grouillait de clampins qui caressaient tous le même rêve, le même idéal : devenir agent de contact. Ils se répandaient dans les rues et les magasins, à la recherche de cigarettes, de pains au chocolat, de stylos, de gris-gris, de doudous, de quelque chose qui les aiderait à tenir le choc.

Quand je vis l'embouteillage devant l'entrée du bâtiment, je me demandai s'il n'était pas préférable de rebrousser chemin. Après tout, rien ne m'obligeait à passer ce concours. Je pouvais profiter de l'occasion pour visiter Cachan et sa proche voisine Arcueil – ville dans laquelle, d'après mes souvenirs, le marquis de Sade possédait une bicoque où il recevait ses maîtresses et s'amusait à leur brûler le popotin avec de la cire chaude. Je pouvais tout aussi bien rentrer chez moi, ni vu ni connu, me retrouver devant la glace et rassurer mon reflet penaud par de bonnes paroles : « Franchement, vu la quantité de candidats, je n'aurais pas pu m'en tirer. C'était cuit d'avance... » À dix-neuf ans, j'avais fait croire à toute la famille que j'étais monté à Paris pour passer l'examen d'entrée à l'École des arts décoratifs. Un coup de maître. Il s'agissait toutefois d'un demi-mensonge, puisque je m'étais bel et bien rendu dans la capitale, mais dans la seule intention d'assister à un concert d'Iggy Pop. Quand mes parents m'interrogèrent sur le contenu des épreuves, je les em-

brouillai en évoquant un sujet difficile sur le happening, et un autre encore plus coriace sur le thème de la guitare électrique dans l'histoire de l'art. À peu près un mois après cette aventure j'annonçai à la famille déçue, mais peu surprise, que je n'étais pas admis aux épreuves orales. À un demi-point près, dommage. On me remonta le moral en me félicitant d'avoir bravement tenté le coup; ce geste héroïque prouvait ma détermination à faire enfin quelque chose de ma vie, et clouait le bec de ceux qui soupçonnaient en moi une passion pour la glanderie la plus totale... Huit ans après, je n'avais plus de comptes à rendre à papa et maman. Je m'étais émancipé. Paris, j'y vivais, plus la peine de prendre le TGV pour passer des concours ou applaudir Iggy Pop.

La vache, qu'est-ce que je fous là? Ce fut ma réaction à la lecture du sujet d'arithmétique. Par la fenêtre, j'apercevais de gros nuages gris, gorgés de la pluie qu'ils nous réservaient pour seize heures trente, heure de fin des épreuves. Vingt minutes s'écou-

lèrent sans que je noircisse le moindre petit coin de feuille de brouillon. J'essayais de comprendre. Il s'agissait, en gros, de trains qui se croisaient à toute allure dans un tunnel. Vroum. On avait les heures de départ et les heures d'arrivée, mais il fallait deviner à combien roulaient les bolides. On ne nous prenait pas par surprise, cela dit, puisque dès l'école primaire, tout élève prend conscience que ne pas savoir résoudre un problème de robinet qui coule et de trains qui se croisent va le placer pour un long moment à la place du fond, près du radiateur – ce qui ne signifie pas, curieusement, que chaque parent rêve de voir son fils réussir dans la plomberie ou la locomotive. Je passai péniblement le temps qui me restait sous mon tunnel, sans lumière, avant de rendre une copie pleine de ratures quelques secondes avant le gong final, mais sans être certain que les trains ne se soient pas rentrés dedans à cause de mes erreurs de calculs. Le bonhomme situé à ma droite avait torché l'exercice en moins de deux, et passé le reste de son temps à remettre de l'ordre dans une mallette

flambant neuve, remplie de toutes les fournitures de bureau dernier cri. Il avait même un compas, au cas où l'on nous demanderait de tracer des ronds. Ce type me flanquait le cafard. Je l'imaginai agent de contact, repu, peinard, tandis que moi, dans ma pauvre mansarde, je m'acharnais à essayer de dépasser le doigté magique de Jimi Hendrix. Ils ne le savaient pas, tous ces candidats, qu'un intrus se cachait parmi eux. Une future légende de la guitare électrique. Ce concours, c'était histoire d'assurer mes arrières, car en réalité quelque chose de bien plus grand m'attendait. Quelque chose comme une tournée aux States, suivie d'une autre en Europe, suivie d'une autre au Japon (due à l'insistance de mon puissant fan-club japonais)... Quelque chose comme la gloire, l'argent et les femmes. Ce pour quoi on ne passe pas de concours, ce qui est en nous, ancré comme le gène de l'alcoolisme, un truc que l'on partage avec des Mozart, des Michel-Ange, des Hendrix, pas vraiment le commun des mortels... Le sujet de français tomba sur la table au moment où

le solo de *Purple Haze* trotait dans ma tête. Je fus interrompu en pleine inspiration, les doigts sautillant comme des lutins tout en bas du manche, pour lire ceci : « *La culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié. Herriot. Commentez cette phrase.* » L'icône des *kids* du monde libre n'allait pas se dérober devant un sujet aussi simple. Dehors, les nuages se faisaient de plus en plus menaçants, Cachan allait bientôt connaître le Déluge. Jimi, je te le demande : « La culture, n'est-ce pas ce qui reste quand on a tout oublié ? » Trois rangs devant moi, une fille coiffée d'un chignon grattait sa jolie nuque. Descendre de ce petit bout de nudité et plonger dans tout le reste. Jusqu'à son cul, pas encore passé au gril du marquis de Sade... Dis, jolie nuque aux fesses ignifugées, tu ne trouves pas que la culture, c'est un peu ce qui reste quand on a tout oublié?... Herriot en avait pondu un, d'adage, un de ceux dont on peut se servir quand on ne trouve plus de sujets de concours. Herriot m'épatait. Ce mec oubliait le pain, ses clefs, l'anniversaire de sa femme, mais JAMAIS sa culture. Voyez les

amnésiques, comme ils sont cultivés. Clic. Clac. Cloc. Mon voisin referma les mille et un clapets et tiroirs de sa mallette, me lança un regard conquérant et alla rendre sa copie avec une bonne demi-heure d'avance. La pluie, ponctuelle, se mit à déferler sur Cachan à seize heures trente précises. Une chouette après-midi, comme la vie sait nous en réserver. Il va sans dire que j'étais d'accord avec Herriot : la culture, en somme, c'est ce qui reste quand on a tout oublié... Dans le métro, les candidats se donnaient les résultats des épreuves d'arithmétique, super faciles. En revanche, beaucoup se plaignaient de la citation d'Herriot, trop prise de tête.

Au contraire de ma culture, que j'ai présentée à l'esprit quoi qu'il adienne, j'oubliai ce concours jusqu'au jour où je reçus ma convocation pour l'oral. Un bon tuyau : s'emmêler les pinceaux dans les horaires des chemins de fer n'empêche personne d'être admissible à l'oral du concours d'agent de contact. Et l'oral, ce n'est pas la mer à boire : il suffit de dire que oui, ça ne

vous gênerait pas de porter un uniforme, même moche, et de tenir éveillé quatre fonctionnaires en plein travail de digestion en leur affirmant que oui, vous avez VACHEMENT ENVIE de contacter. Le rêve de toute une vie, en vérité : contacter.